

Canet, le 04 01 2010

Le lac de Peirce (I)

-présentation des différents éléments du lac de Pierce

-hypothèse sur le rôle de l'énergie potentielle et son évolution dans la gravitation des idées

M. B. : J'ai reçu le tome VIII des *Writings* ! Notre ami André de Tienne dirige le *Peirce Project*, j'y contribue financièrement : je donne de l'argent aux Américains pour qu'ils travaillent, c'est terrible ! Donc ils ont fait le numéro VIII... c'est méticuleux, c'est extraordinaire... Vous avez entendu parler de Charles Sanders Peirce...

Public : Lui, non.

M. B. : Charles Sanders Peirce. Il se trouve que c'est un vieux copain, Charles Sanders Peirce...

G. P. : Depuis il est mort...

Public : (rires)

M. B. : Depuis quarante ans on s'intéresse beaucoup à lui, c'est un bonhomme, américain, mort en 1917, mais pas à la guerre... non, il est mort en 14, je ne sais pas pourquoi j'ai dit 17, il est mort en 14...

Public : Comme Freud.

M. B. : Non, Freud, c'était l'autre guerre, il est mort en 39...

Public : ...

M. B. : Non, ils n'ont pas le même âge, Freud est né en 54, 56...

L. J. : 1856.

M. B. : Peirce est né en 1830 et quelques...

Public : ...

MB. : Alors justement... ils ont failli se rencontrer à un quart de poil quand Freud est allé aux États-Unis. Certains avaient organisé concrètement les choses, mais c'est William James qui a poussé à ce que Freud vienne, et William James était le grand ami et l'élève spirituel de Charles Peirce... donc ça fait tout un mic-mac de gens, mais Peirce n'était pas aux conférences de Freud et c'est bien dommage parce que cela aurait été vraiment intéressant. A l'université de Perpignan nous avons les manuscrits de Peirce microfilmés. C'est compliqué parce que beaucoup sont non datés.

Peirce n'était pas du tout apprécié à sa juste valeur. C'était un graphomane, et si on imprimait ses écrits dans des caractères de dictionnaire, on obtiendrait cent dictionnaires ! Ces écrits ont été largués à Harvard, laissés en jachère, jusqu'au moment où deux philosophes ont commencé à éditer des morceaux choisis. L'avantage des morceaux choisis est que cela permet de faire connaître l'œuvre, mais l'inconvénient est que cela trahit les textes plus ou moins complets. Très peu ont été publiés de son vivant, mais il avait écrit une somme largement digne d'Aristote. Maintenant on publie les *Writings*, c'est-à-dire les textes (presque) complets. Quand on veut savoir comment il pensait cette idée là dans le moment où il l'a écrite, eh bien, il faut aller la chercher dans quatre ou cinq volumes des *Writings*, des *Collected Papers*, pour avoir un morceau par-ci, là un morceau par-là. Le fonds Peirce a été littéralement pillé, des étudiants venaient prendre des papiers et rentraient chez eux, les ramenaient... A un moment donné, ils ont mis le holà, mais on voit même des éditeurs des *Collected Papers* découper des trucs dans les manuscrits, ça s'est vu quand les manuscrits ont été microfilmés, il y avait des trous. Les éditeurs ont essayé de mettre ensemble les bouts, un travail pénible mais ils ont réussi à faire un travail intéressant, à partir des idées. Ils sont obligés de regarder, de faire l'analyse des documents page par page, et quand ça ne suit pas,

ils font des analyses chimiques du papier, de l'encre, du style, c'est tout un boulot extraordinaire, magnifique. Là, ils sont sur les textes de la grande période créatrice pour Peirce, les années 1890-92, période fabuleuse, où il y a des trucs d'une densité folle. Je suis tombé sur quelque chose de très important qui concerne la philosophie de Peirce et la manière dont on peut venir la crocheter avec Freud, c'est toujours mes conneries à moi... Le point de départ sont les discussions avec François Cohadon avec qui je travaille à Bordeaux, un grand neurochirurgien d'une grande culture, qui parle le grec, le latin, vraiment un type de bonne hauteur, un grand bonhomme. Il lit Peirce, c'est dire à quel point c'est un type de haut niveau, parce que je ne sais pas combien de neurochirurgiens au monde lisent Peirce ! Il me disait qu'en lisant Peirce, il avait l'impression que celui-ci parlait tout le temps du cerveau ! Bon, c'est une vision de neurochirurgien. J'avais des réticences mais enfin c'est intéressant le point de vue d'un type très cultivé, ça vaut le coup. Un jour nous avons eu un échange autour d'une courte phrase ; je la connais par cœur, ce n'est pas très difficile : *matter is effete mind*. La matière c'est du *mind* qui est *effete* ! C'est un truc qu'il répète plusieurs fois, en particulier dans ces années 90-92. Je suis allé me renseigner sur *effete*, il n'y a qu'à prendre un dictionnaire d'anglais et on le voit tout de suite, mais comme c'est subtil et que ça appartient aux fondements philosophiques de Peirce, il faut développer un peu plus. Il en fait le mot d'ordre de son orientation philosophique, c'est énorme. Je vous dis tout ça en vrac, et puis après on verra comment ça s'ordonne...

On a un débat depuis longtemps avec Jean Oury là dessus où il dit qu'il est Occamiste, ce qu'il appelle l'ontologie minimale d'Occam, qui revient à dire que le seul être c'est l'être existant. Il y a ce livre que je vous recommande de Alfieri qui s'appelle « Guillaume d'Occam le singulier », où il parle de la singularité, et en fait, comme Oury, la pierre de touche de tout ce qui peut être les fondements ontologiques de l'être : il n'y a pas d'être en soi, être c'est un verbe, c'est le verbe être, et ce n'est pas quelque chose qu'on peut transformer en une particularité de l'humain ou de quoi que ce soit. Etre c'est simplement un truc pratique qui n'existe que dans certaines langues, qui n'existe pas dans toutes les langues. Donc à côté de cette ontologie de Guillaume d'Occam, on sait que Charles Peirce était un fan de Duns Scot. Duns Scot était le maître d'Occam, et là nous sommes dans les années 1300 et quelques, ça ne nous rajeunit pas ! Duns Scot était ce qu'on appelait un réaliste, c'est-à-dire qu'il croyait à la réalité des universaux, on appelle ça la querelle des universaux, vieille histoire qui a été balayée par Descartes... je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. Descartes a stigmatisé ce qu'il appelait les scolastiques, et du coup à partir de Descartes tous les philosophes ont partagé cette sorte de haine et de rejet des scolastiques, c'est-à-dire rejet de tous ces débats extraordinaires qu'il y avait au Moyen Âge, surtout dans le bas Moyen Âge, sur la question du réel qui était une question fondamentale. Cette question a perduré, elle s'est poursuivie du côté des Anglais. Ce sont les philosophes anglais qui ont maintenu la pensée des scolastiques, et qui ont poursuivi le débat. Vous avez Berkeley qui est le plus connu, l'évêque Berkeley, sur la question de la réalité, *esse est percipi*, être c'est être perçu ... bon, c'est une position !

Donc, Duns Scot est un réaliste, c'est-à-dire qu'il croyait que les idées étaient réelles. Platon disait que les idées ne se réalisaient jamais entièrement, alors que pour Duns Scot les idées étaient les réalités fondamentales auxquelles nous avons affaire. Quant à Guillaume d'Occam, il mettait plutôt l'accent sur le singulier et l'existant que sur les idées, donc il s'opposait à son maître Duns Scot. Il faut savoir qu'on appelait Duns Scot le Docteur Subtil, *Doctor Subtilis* en latin, et Guillaume d'Occam le *Venerabilis Inceptor*, que je traduis, faussement, mais je fais exprès, par 'le vieux débutant'. Les erreurs de traduction, il n'y a rien de mieux, ça fait des interprétations. On en est là de ce débat, et on le retrouve dans l'époque actuelle avec les partisans autour de Heidegger de l'ontologie minimale, qui sont de plus en plus importants, et puis ceux dont je suis, qui sont plutôt des scotistes extrêmes en disant que le réel c'est l'idée.

G. P. : Le réel c'est ?

M. B. : L'idée ! Pas le réel au sens de Lacan ! Parce qu'en plus, Lacan, est venu foutre son bordel là-dedans, ce qui ne nous arrange pas du tout... Quand on dit, « le réel c'est Lacan ! », non, ce n'est pas lui qui a inventé le mot, c'est un mot qui trainait dans la philosophie depuis fort longtemps ! On disait : « Le réel c'est ce qui ne dépend pas de la pensée de chacun ! » Voilà, au moins on est tranquille ! De ce point de vue, les idées sont réelles, parce que si vous regardez le dictionnaire, ça ne dépend pas de ce que vous ou quiconque en pensez. Les concepts s'enchaînent sans qu'aucun d'entre nous puisse intervenir là-dessus. C'est une vision du réel tout à fait conséquente, mais qui élargit aussi le champ du réel...

Arrivent alors avec Peirce la priméité, la secondéité, et la tiercéité, c'est-à-dire trois catégories : le champ du penser, de la loi (tiercéité), le champ de l'existant (secondéité) où la notion de réel intervient : l'existant ne dépend pas de ce que j'en pense, je peux dire que cette table n'existe pas, mais si je fous un coup dessus je me fais mal, il y a de l'existant, et puis il y a ce que Peirce appelle la priméité, le feeling, c'est-à-dire le sentiment.

On pourrait pressentir que le sentiment est ce qu'il y a de plus partagé, on ne sait pas à quel moment, ni comment. Si ce n'était pas partagé, je pense qu'on ne pourrait même pas se regarder la gueule les uns les autres. Il y a cette base de feeling en commun, ce champ majestueux du feeling ! On pourrait le traduire d'une autre façon en disant que toute la dimension du feeling c'est la dimension du possible... On retrouve là les réflexions de Tosquelles et d'Oury qui proposent de remplacer le verbe latin *esse* par le verbe latin *posse*... On sent bien que ce qui est en question c'est le possible. Nous sommes totalement dépendant du champ du possible ! Vous l'écrivez comme vous voulez, mais on est dépendant de ça ! J'appelle ça la couleur du possible. Ensuite, si on fait intervenir Lacan, ce qui vient nécessairement après le possible, c'est l'impossible. Le réel, cette fois-ci au sens de Lacan est une négation du possible. Il appartient au champ de la secondéité, est second par rapport au possible. Puis nous avons ensuite tout ce qui permet d'établir une relation entre une priméité, c'est-à-dire quelque chose de la dimension du feeling et une secondéité qui est de la dimension du réel. C'est la dimension de la tiercéité, c'est-à-dire de la pensée ou de la loi, ça dépend sous quel angle on regarde les choses.

Bon, c'est une traversée au galop, et il faudrait regarder plus précisément toutes ces choses-là... Il faudrait que vous lisiez Guillaume d'Occam... Par exemple « *Somme de logique* ». Bon, c'est chiant comme la pluie ! A l'époque, ce n'étaient pas des rigolos, et en plus pour ne pas risquer de se faire couper les couilles, ils étaient obligés de dire un certain nombre de choses, d'avancer des syllogismes concernant le Christ... Qu'est-ce que vous voulez faire, c'est comme ça ! Vous avez aussi Duns Scot, très intéressant quand il parle des anges... l'angiologie... C'est un domaine intéressant... Pourquoi une notion telle que les anges a pu apparaître à un moment donné dans l'esprit humain ? Se poser la question de la réalité de l'ange, qui n'est pas celle de l'existentialité de l'ange : « ça y est, j'ai tamponné un ange l'autre jour, je me suis foutu une plume dans l'œil, je ne sais plus comment me l'enlever... », non, ce n'est pas dans ce sens-là... Vous connaissez la fameuse expression de Saint Thomas d'Aquin ? Il disait que dix mille anges peuvent tenir sur la tête d'une épingle... Bon, pourquoi pas ? Ça donne déjà une petite idée de ce que sont les anges, ils ne prennent pas beaucoup de place... Je n'insiste pas, je n'en dis pas plus, vous vous démerdez avec tout ça...

F. C. : Une petite question Michel, parce que ce sont des choses que j'ai mal connues et oubliées, Duns Scot est présenté comme un réaliste, et la position d'Occam est de dire que il y a l'existant...

M. B. : Oui...

F. C. : ... ils paraissent tous les deux réalistes... donc Occam est un matérialiste...

M. B. : On fait la même opposition qu'entre Platon et Aristote. C'est à peu près la même division, qui est une division non finie... je ne sais pas s'il y a un argument qui pourrait trancher là-dedans.

F. C. : Tu mettrais alors Duns Scot du côté de l'idéalisme...

M. B. : Duns Scot c'est aussi du réalisme.

F. C. : Et alors Occam du côté de l'idéalisme...

M. B. : Ah non ! le réalisme ne s'oppose pas à l'idéalisme mais au nominalisme.

F. C. : Donc ça veut dire qu'Occam serait plutôt du côté des matérialistes.

M. B. : Alors voilà, c'est presque ça ! Il serait du côté des nominalistes ! Parce qu'on fait des oppositions... Vous avez ça dans le livre qu'on a traduit avec difficulté, et que j'ai tapé avec mes mimines « *À la recherche d'une méthode* ». Je vous recommande vivement de lire le chapitre qui concerne l'évêque Berkeley. Peirce fait un tour absolument extraordinaire des grandes orientations philosophiques. On apprend beaucoup de choses...

*Matter is effete mind*, voilà notre point de départ. Tout d'abord, quelle en est la date ? Nathan Hauser qui a fait l'introduction, — introduction magistrale, énorme, c'est des fous ces types-là, ils sont trop intelligents, — dit que ces textes-là et ces préoccupations-là sont traités très profondément entre 90 et 93 chez Peirce... je vous le dis au cas où ça vous intéresserait...

*Matter is effete mind*... Il me semble qu'il y a deux endroits où c'est intéressant. Le premier, - alors je traduis au fur et à mesure à ma façon - : *La seule façon possible d'expliquer la connexion du corps et de l'esprit (soul c'est l'âme)*. On est là devant le même problème qu'avait Freud qui traduit esprit par le terme *seele* qui signifie en allemand l'âme.

Vous avez une protestation extraordinaire de Bruno Bettelheim dans un de ses livres que je vous recommande, « *L'âme chez Freud* ». Il a fait une étude très précise sur l'emploi du terme *seele* chez Freud et il souligne que sa signification est l'âme et pas l'esprit. L'esprit c'est compliqué ! En anglais, ça se dit *mind*, qu'on traduit généralement par 'esprit', à part que c'est un peu différent, ce ne sont pas les mêmes contextes de pensée.

J'avais écrit dans une de mes turpitudes quelque chose sur la question de l'anglais. 'L'homme', ça va, on a l'impression de comprendre, et on en devine la racine, c'est biblique. L'homme c'est l'humus, la terre, donc le glèbeux comme dit notre ami...

L. F.-C. : Chouraki.

M. B. : Chouraki. Dans la traduction de la Bible, Chouraki dit le glèbeux, pour dire qu'on est façonné dans la glaise. Voilà toute une association hyper complexe. L'homme est l'homme de la terre, issu de la terre. Il y a des tas de trucs de la mythologie qui vont bien avec ça, le mythe de Gaïa et de Antée... quand Antée se bagarre avec Hercule. Antée était un géant et sa mère était Gaïa, la terre. C'est par le contact avec la terre qu'il développait sa force. Hercule se confronte à Antée et il est tout d'abord surpris de voir Antée se jeter régulièrement à terre. Il comprend qu'il tire sa force de ce contact et donc pour le vaincre, il le soulève et le maintient hors du sol ce qui lui permet de le tuer. On voit tout ce lien avec la terre mère, la terre nourricière, et tout ce que vous voulez, vous avez là toute une mythologie qui colle très bien avec l'homme. L'homme c'est le produit de la terre.

Maintenant vous franchissez *the channel*, avec éventuellement les trains modernes et vous avez *man*. Alors *man*, d'où ça vient ? Les étymologies sont un peu contestées mais quand on regarde de près, *man* vient d'une certaine façon du latin *mens*, l'esprit ! On passe déjà à un tout autre registre, nous quittons la terre pour l'esprit, on devient comme dirait notre ami 'psychopompes' !

F. C. : (rires)

M. B. : Vous savez, dans l'art roman, il y a les animaux psychopompes, c'est-à-dire ceux qui

mettent en relation, les messagers entre la terre et le ciel, donc c'est un peu psychopompe cette histoire. Si on veut mettre en rapport l'homme et le *man*, on s'aperçoit que ça revient à mettre en rapport la terre et l'esprit. C'est curieux comme phénomène! *man, mens, mind*. *Mind* correspond à *man*, ce qui signifie que le *mind* est quelque chose qui a aussi une dimension de matérialité que l'esprit n'a pas. L'esprit est généralement opposé à la matière. D'ailleurs Freud ne parle pas de l'opposition du *body* et du *mind*, mais du *body* et du *soul*, ce qui n'est pas pareil.

Ça va ou vous êtes paumés complètement? Vous vous dites mais il est fou celui-là, il faut qu'il revienne en 2009, il était plus calme... Mais c'est toujours intéressant de faire des petits tours dans tout ce monde.

Je reprends : « *La seule façon d'expliquer la connexion du corps et du soul, -du seele-, is to make matter effete mind* »..., est de faire de la matière du *mind* *effete*... *Effete*. Il faut que je traduise : ou bien de l'esprit qui est rentré totalement sous la domination de l'habitude... c'est intéressant, l'habitude ! Le sens de l'habitude chez Peirce est un truc auquel on peut réfléchir pendant des siècles... La question de l'habitude est très intéressante, comme interprétant final. Quand on fait des sémiotes, tout ça se termine avec l'habitude alors que la conscience et la spontanéité sont pratiquement éteintes. C'est passionnant comme texte, cette dimension de l'habitude, page 22 des *Writings* numéro VIII.

Un peu plus loin : « *La seule théorie intelligible de l'univers est celle de l'idéalisme objectif* ». Voilà comment il appelle sa philosophie : idéalisme objectif ! Il est clairement idéaliste, réaliste, et il appelle ça idéalisme objectif, à savoir que la matière est de l'*effete mind*. Les habitudes invétérées deviennent des lois physiques ! ça, c'est fort !

Public : ...

M. B. : Depuis vingt-cinq ans je ne parle que de ça ! Alors, reprenons ! le mot *effete*... je dispose d'un très bon dictionnaire étymologique de l'anglais... Regardons ce qu'ils disent du mot *effete*... alors... *exhausted*, épuisé. « *On le retrouve pour la première fois dans la langue anglaise dans l'Anatomie de la mélancolie...* », C'est intéressant ça..., « *d'un nommé Burton... En latin se dit *effetus, effætus** »... ah ! le fœtus ! *Les deux écritures sont possibles, *effetus, effætus*, comme le fœtus... *weakened*, c'est épuisé, fatigué, faible, affaibli, par le fait d'avoir accouché... *se décompose de la manière suivante, vient de *ef* qui est du grec *ek*, c'est-à-dire de *fætus, breeding* ; *breeding* c'est... la procréation... l'idée, c'est de rapprocher du fœtus, c'est-à-dire que *effete* se dit de quelqu'un qui ne peut plus reproduire ! Il y a l'épuisement, certes, mais c'est un épuisement qui caractérise le fait de ne plus reproduire, elle a produit tout ce qu'elle avait à produire... Ce sont des mots qui viennent d'une époque où les familles faisaient jusqu'à vingt enfants, donc on comprend que ça ait pris le sens d'épuisé... l'idée qu'à un moment donné, ça s'arrête, on ne peut plus reproduire, et à mon sens, c'est la pierre de touche de la question de *matter is effete mind*, **la matière est de l'esprit qui ne peut plus reproduire**.**

Comme il y a des mots latins là-dedans, je suis allé voir mon cher Ernout et Meillet : dans le mot *fætus* : *feta, fetum, féconder, d'où au féminin, femelle pleine, grosse de, et par extension *effetus* : qui a mis bas et qui a cessé d'enfanter, ça veut dire qui a mis bas, évidemment *exfætus* mais qui en même temps a cessé d'enfanter, plus tard c'est devenu *fertile* ! Nous naviguons dans des eaux hyper complexes ! *Fertile* c'est *fetus*, pas *effetus*. *Effetus*, c'est qui a mis bas et qui a cessé d'enfanter, les deux à la fois, qui n'est plus fertile, en quelque sorte : perte de tiercéité !*

Quand on dit *exhausted* de l'esprit, fatigué ça va. Mais de l'esprit *effetus* au sens où il ne peut plus reproduire, alors ça nous intéresse bigrement ! Pourquoi ? Eh bien, à cause d'un autre texte - qui fait partie des textes non datés, et j'attends le prochain *Writings*, j'espère qu'il y aura un numéro IX- mais je suis sûr qu'on peut le situer entre 1890-93, je suis sûr aussi que je

ne serai pas démenti! Là, on est en 90-92 et après il y aura donc 92-94 ou 93-95 ...

Il y a deux textes, distincts qui ont été écrits à la même époque et remaniés l'un par rapport à l'autre. Il faut voir quel est le premier mais on s'en fout un peu. Je serai heureux de vous le lire, c'est court, ça ne prend que ce paragraphe, ça ne vous ennuie pas ?

L. F.-C. : (rires)

M. B. : À moins que vous préféreriez que je lise en anglais...

G. P. : On te croit sur parole...

M. B. : Vous me croyez, bon... Nous allons choquer les psychologues psychologues cette fois parce que c'était un emmerdeur..., en essayant non la prise en compte d'une hypothèse sur le cerveau, mais la description d'une image qui corresponde point par point aux différents traits du phénomène de conscience.

La conscience c'est un sacré problème, le petit père Freud l'écrit d'ailleurs dans « Métapsychologie » : la conscience qui ne serait pas consciente est un problème, une contradiction... Chez Peirce, tout ce qui est présent à l'esprit, -même des choses qu'on ne sait pas- c'est de la conscience. Il a une expression très large de la conscience. Freud, lui, rajoute l'inconscience dedans... pas l'inconscient, c'est encore autre chose, mais l'inconscience... pour lui, la préconscience qui est qualitativement inconsciente, c'est tout ce qui n'est pas actuellement mobilisé à la conscience. Du coup, on pourrait dire qu'il prend la conscience dans un sens beaucoup plus moderne, comme une caméra vidéo où la conscience, c'est ce sur quoi on se focalise... Focus, le focus de la LBI, la Langue Bureaucratique Internationale, focus, faux-culs...

*La conscience est comme un lac sans fond dans lequel les idées sont suspendues à différentes profondeurs. Bien entendu ces idées elles-mêmes constituent le milieu propre de la conscience. Ça revient à dire que l'eau du lac, c'est la conscience, ce sont les idées. Seuls les percepts sont à découvert dans le milieu... c'est une mauvaise traduction ! Il faudrait trouver un truc élégant, dire que les percepts sont hors du milieu revient à dire qu'ils sont hors de l'eau... les percepts sont hors de l'eau. Nous devons imaginer qu'il y a une chute de pluie continue sur le lac, il pleut, c'est l'Écosse, le Loch Ness, le monstre, pluie continue sur le lac, ce qui image le flux constant de percepts dans l'expérience. C'est extraordinaire comme image !*

L. F.-C. : Pourquoi dis-tu que les percepts sont hors de l'eau ?

M. B. : Ils sont la pluie ! mais le percept-pluie, une fois qu'il rejoint la surface du lac, il se transforme en idée...

*Les idées présentes dans le lac sont à plus ou moins grande profondeur, et nous pouvons concevoir qu'il y a une force de gravitation, de telle façon qu'on peut dire que plus les idées sont profondes plus le travail nécessaire pour les ramener à la surface est important.*

Il y a une perte d'énergie potentielle, évidemment puisqu'il y a une gravitation, mais aussi un gain de ce qu'on appelle le potentiel, on sait bien ça. C'est-à-dire que la particule descend, elle perd de l'énergie potentielle, mais gagne en potentiel. Le potentiel étant le travail qui est requis pour l'amener à la position première. Vous voyez l'histoire ?

L. F.-C. : C'est quelque chose qui aurait à voir avec le poids, le fait d'être plus lourd ?

M. B. : Non, l'énergie potentielle n'est pas la masse, la masse n'est pas touchée là-dedans. Quand le truc est en surface, il a une certaine énergie qu'il perd en coulant, il perd de l'énergie potentielle, et en même temps, le travail qui permettrait de le ramener à sa position initiale augmente régulièrement, ce travail s'appelle le potentiel. Il y a une différence entre potentiel et énergie potentielle. Peirce l'écrit : « Nous pouvons concevoir qu'il y a une force de gravitation de telle façon que plus les idées sont profondes plus il sera requis de travail pour les amener à la surface. Ce travail virtuel, que les mathématiciens appellent les

*potentiels des particules est le négatif de l'énergie potentielle, et l'énergie potentielle est ce trait de l'image qui correspond au degré de vivacité de l'idée* ». On peut comprendre que quand l'idée tombe vers le fond et perd de l'énergie potentielle, elle perd de sa vivacité, de sa vivacité. Quand on oublie un mot, on sent qu'il est là, c'est obscur, on l'entre-devine, il a perdu de la vivacité, alors que proche de la surface, il est tout frétilant, on l'a à notre disposition... Il n'a pas parlé de vieillissement mais peut-être l'eau qui devient plus compacte, on ne sait pas trop... « *Nous pouvons aussi dire que le potentiel ou profondeur représente le degré d'énergie de la tension qui est requise afin de discerner l'idée à cette profondeur.* » C'est astucieux! Elle est moins vivide comme il dit, elle a moins de vivance, du coup il faut plus d'énergie pour aller la rechercher à cette hauteur, il faut plus d'attention, le degré d'attention !

On trouve des équivalents psychologiques de ces deux éléments de la métaphore. Mais, attention, faites gaffe !- « *il ne faut pas penser qu'une idée doit être réellement conduite à la surface de la conscience avant de pouvoir être discernée* », -comme un poisson qu'on pêcherait, parce qu'il y a pas de poisson dans ce lac, il n'y a que de l'eau ! Alors vous pouvez aller à la pêche à l'eau, mais ça ne marche pas...- « *Amener une idée à la surface de la conscience serait produire une hallucination,* » parce qu'effectivement, si on arrive à la surface on est au niveau des percepts, et on fait une fausse perception. C'est ce qu'on appelle habituellement les fausses perceptions, du moins à cette époque-là ça s'appelait comme ça. D'ailleurs, à partir de là, on pourrait faire une théorie pour différencier l'hallucination de la fausse perception...

Quel est le mécanisme qui permettrait à une idée de venir telle quelle à un certain niveau? C'est subtil comme truc... -au cas où vous seriez inquiets vous l'avez sur mon site, c'est l'article 604, si voulez méditer dessus...-

Je reprends Peirce : « *Non seulement toutes les idées tendent à graviter vers l'oubli, mais nous devons imaginer que des idées différentes à tous les niveaux réagissent les unes avec les autres, par des attractions sélectives. Cela image bien les associations entre les idées qui tendent à les agglomérer en idées uniques. De même que notre idée de distance spatiale consiste dans le sens du temps qu'il faudrait, avec un effort donné, pour passer d'un objet à un autre, de même la distance entre les idées est mesurée par le temps que prendrait leur unification-* Dans le groupe Bick, on voit bien ça : au départ l'enfant saisit les objets par l'œil, c'est le regard qui va attraper les objets, et puis à un moment donné il peut se déplacer, et c'est le temps qu'il lui faut pour aller d'un objet à un autre qui mesure la distance spatiale. Pour évaluer la distance, cela ne peut pas être fait pas le regard, il faut avoir parcouru l'espace pour définir une sorte de mesure. *Tel tente de penser au terme français pour shark ou linchpin-*, alors shark ça va, c'est à cause des dents de la mer, c'est le requin, mais linchpin... ça, c'est Peirce, il adore donner des exemples bien à lui, qu'il invente... le lichpin, c'est une goupille qui tient la roue à l'essieu...- *Le temps qu'il mettra pour retrouver le mot oublié dépend de la force d'association entre les idées des mots anglais et français et des circonstances que nous imageons par leur distance.* Voilà ! C'est extraordinaire comme théorie, mais je ne vous raconte pas ça pour la théorie en question mais parce qu'il y a d'autres choses dessous d'intéressant. *Ceci dois-je confesser est excessivement vague, aussi vague que le serait notre notion de distance spatiale si nous vivions dans le corps de l'océan et étions démunis de quoi que ce soit de rigide pour prendre des mesures, étant nous même de de simples portions de fluide.* Évidemment là, ça devient difficile parce qu'on n'a pas de point externe... la seule chose qui mesure ça c'est un temps de fixation.

Vous allez me dire : « mais quel est l'intérêt de tout ça ? » D'abord, l'intérêt pour une psychologie scientifique tout à fait respectable, mais aussi toute une discussion autour du mot *effete*... Dire que la matière, *matter*, c'est le même mot que *mother*, *matter*, c'est du côté de la

mère. C'est très curieux comme phénomène et cela a des résonances à un autre niveau... l'ami de Georges l'explique très bien dans « *Le temps des glaciations* »... tout le monde sait qui est l'ami de Georges... comment tu l'appelles déjà ?

G. P. : Je ne sais plus, je ne me souviens plus de son nom, ça doit être très très profond...

Public : (rires)

M. B. : Et tu es tombé dans l'oubli ?

G. P. : Salomon.

M. B. : Salomon voilà ! Salomon Resnik dans « *Le temps des glaciations* » il parle très bien du rapport avec la mère.

G. P. : Idée qu'il a pompée à Delion...

M. B. : Il a pompé ça à Delion ?

G. P. : Oui, il le dit...

M. B. : Ah, pas sûr... il lui rend hommage sur les mots gelés, non ?

G. P. : Mais oui...

M. B. : Ah mais ce n'est pas pareil...

G. P. : Non ?

M. B. : Non ! Là, c'est le fait que matière provient étymologiquement de mère... Depuis longtemps il y a plein de discussions et des élaborations autour de la question de la pulsion de mort chez Freud. Déjà en 1907, Stekel, qui écrit comme un cochon, -il n'est pas très intéressant Stekel-, affirme que la pulsion sexuelle est toujours accompagnée de la pulsion de vie et de la pulsion de mort... aucune réaction de Freud sur cette hypothèse. Vous pouvez lire ça dans « Les minutes du mercredi », la réunion des psychanalystes du mercredi. Puis, plus tard, en 1919, c'est vraiment le moment où la pulsion de mort commence à arriver : « *J'ai choisi maintenant comme aliment le thème de la mort ; j'y suis venu en butant sur une curieuse idée des pulsions, et me voici obligé de lire Schopenhauer, ... La fin vers laquelle tend toute vie est la mort ; l'organisme n'évolue que contraint par l'extérieur, -notez ça, c'est pas mal,- puis 1920, on arrive très près du moment où la pulsion de mort explose. ... La tendance dominante de la vie animique peut-être de la vie nerveuse en général, cette tendance à abaisser, à maintenir constant, à supprimer la tension de stimuli internes, telle qu'elle trouve expression dans le principe de plaisir, voilà bien l'un de nos plus puissants motifs de croire à l'existence de pulsion de mort. Plaisir, abaissement des stimuli, et donc pulsion de mort.*

J. A. : C'est même pas homéostasie, c'est...

M. B. : C'est le lac, oui ! Le lac c'est 1890, et ce texte de Freud, 1920... mais on sent bien là quelque chose de tout à fait voisin. Et ensuite c'est très intéressant...

L. F.-C. : Tu dis que les pulsions de mort c'est des trucs qui tombent, quoi...

M. B. : C'est la gravité... c'est le mouvement inexorable, comme il dit, qui entraîne vers le fond du lac. Autrement dit, on perd de l'énergie potentielle, mais par contre on gagne un grand gain en potentiel. Ce n'est pas pour dire, mais entre temps il y avait eu 1913, et Einstein, qui dit que dans la matière réside une quantité inouïe d'énergie,  $E=MC^2$  ! Ce n'est quand même pas une mince affaire ! et il dit ça en 1913 ! Il ne faut peut-être pas entendre tout à fait énergie de la même façon, parce que le terme d'énergie est un terme un peu passe-partout, mais on peut dire en tout cas s'il y a quelque chose qui correspond dans le psychique à un niveau d'énergie. On peut dire que la matière contient le maximum d'énergie. Qu'est-ce que la pulsion de mort chez Freud ? C'est l'état inanimé. Et si on poursuit les images et les parallèles, lorsque l'esprit ne joue plus son rôle, lorsque la matière n'engendre rien,



lorsqu'elle est inerte, au sens de la liaison psychique, on peut dire qu'on est au niveau de la pulsion de mort. La pulsion de mort, c'est ce qui tend vers l'inerte au sens des idées. Le résultat propre ou l'appui propre de la pulsion de mort, c'est la matière, et pulsion de mort et libido sont les deux forces là antagoniques qui travaillent. On le voit dans l'image du lac. La pulsion de mort c'est la gravitation, c'est la gravité, mais il n'y a pas que la gravité, la libido, ce sont tous les processus associatifs qui permettent de tenir, de faire remonter...

Dans le deuxième paragraphe du texte sur le lac, il y a quelque chose qui est très intéressant :

« Une idée près de la surface n'attirera une idée qui est très en profondeur que dans la faible mesure où l'action doit continuer pendant quelque temps avant que cette dernière soit amenée à un niveau de discernement aisé »... Je reprends...

L. F.-C. : L'action, quelle action ?

M. B. : L'attraction. « N'attirera une idée qui est très en profondeur que dans la faible mesure où l'action doit continuer pendant quelque temps avant que cette dernière soit amenée à un niveau de discernement aisé », premier point.

C'est-à-dire, vous avez une idée près de la surface, « je cherche, mais quel est le nom de ce connard ? » et là il y a tout un travail qui va remuer un petit peu les profondeurs... c'est une image, il y a un certain travail à faire, mais il dit que la remontée, ça ne se fait pas comme ça, les processus associatifs se poursuivent tout au long. Reprenons ce qu'il écrit : « Pendant ce temps la première plonge dans une plus faible conscience ». On oublie le but qu'on poursuit. Si on n'oublie pas le fait qu'on cherche l'idée, à un moment donné on ne la trouvera jamais, comme vous le savez, c'est une vieille histoire ça, il faut qu'on l'oublie...

Public : Ça revient...

M. B. : Oui, l'idée revient... Freud l'expliquait dans les années 1900. « La première plonge dans une plus faible conscience, cela semble être un facteur comme l'impulsion », autrement dit, c'est une impulsion sur un certain chemin, l'idée de but est présentée par l'idée près de la surface qui donne l'impulsion pour que quelque chose puisse se produire. Mais c'est une impulsion qui doit prendre du temps, elle n'est pas toute impulsive, si je puis dire. Là aussi, c'est intéressant ! Je faisais le parallèle avec Einstein, dans la théorie de la relativité générale, il y a la restreinte et la générale. La générale c'est parce que il y a des paradoxes dans la restreinte... vous voulez savoir le paradoxe ? C'est le paradoxe de Langevin, c'est-à-dire que si vraiment tout est relatif, quand la fusée quitte la terre pour la planète des singes, le temps va s'écouler moins vite dans la fusée. Quand les types vont arriver sur la planète des singes, ils auront passé un an dans la fusée, mais il se sera passé mille ans sur terre. Langevin dit « tout est relatif », c'est comme si c'était la terre qui quittait la fusée, et donc nous aurions le même phénomène, c'est-à-dire que pendant qu'il se passerait un an sur la terre, il se passerait mille ans dans la fusée. Paradoxe de Langevin, qui est un paradoxe très connu de la relativité, qui a obligé le petit père Einstein à remettre le couvert, et en 1913 il trouve donc la clef de l'histoire avec le tenseur impulsion-énergie, les deux termes sont là, 1913 ! Là, on a des textes de 1890, Einstein était encore un scribouillard au bureau des brevets à Berne, en Suisse. C'est intéressant de voir les deux termes, l'impulsion et l'énergie, qui sont présents dans ce texte. Il est obligé de corriger la question de l'énergie, qui était déjà présente dans le texte d'Einstein puisque dès la relativité restreinte il y avait la formule  $E=mc^2$  mais il est aussi obligé de rajouter l'impulsion parce qu'elle fait la différence ! C'est bien la fusée qui quitte la terre et pas le contraire, ça se mesure par l'impulsion. Voilà, des choses comme ça. Je trouve ça intéressant, c'est l'histoire des idées aussi.

Donc, je reprends : « Cela semble être un facteur comme l'impulsion de façon que l'idée qui était originellement plus faible devient plus vivace que celle qui l'a attirée ». Voilà ! celle qui finit par tomber communique sa vivacité, ou sa vivacité, à l'idée émergente.

L. J. : Mais ça fait penser au refoulement...

M. B. : Je ne crois pas qu'on soit à ce niveau, non, on n'est pas dans le système des topiques, on est vraiment dans le système des pulsions et de leurs représentants, de comment marchent les représentants pulsionnels. Dès qu'on rentre l'énergie, on est dans les représentants pulsionnels. Dans les topiques de Freud, on n'est plus tout à fait dans le même registre. D'ailleurs, il a pu compléter la topique « conscient-préconscient-inconscient », avec l'autre topique « moi-ça-surmoi » et entre les deux, il introduit cette nouvelle idée. Jusque-là chez Freud, les pulsions étaient libidinales, que ce soit les pulsions d'objet, pulsions du moi ou d'auto-conservation, et tout ce que vous voulez, et après le début des années vingt, il commence à concevoir les pulsions non libidinales. L'autre jour, Oury m'a dit que c'était lui qui avait proposé *destrudo* à Lacan... je ne sais pas si vous lisez Lacan avec attention, mais à un moment donné il parle de la *destrudo*.

M. P.-T. :..... avec cette histoire de liaison est-ce qu'on n'est pas dans quelque chose de la sémiologie ?

M. B. : Bien sûr, c'est là qu'était mon coup d'estoc !... (rires) mais c'est très bien de le dire... On voit bien que tout s'organise pour comprendre le système de la sémiologie, mais je finis d'abord cette histoire des pulsions. A partir d'un certain moment, Freud commence à parler de la pulsion de mort. Les buts pulsionnels sont tels que toute pulsion est virtuellement une pulsion de mort, puisque le but d'une pulsion c'est sa satisfaction, il y a de la pulsion de mort là-dessous. La pulsion de mort ne se laisse pas réduire à la libido, elle n'est pas pensable libidinalement, il faut la penser hors libido, et cette image du lac est peut-être une métaphore intéressante des deux pulsions, la pulsion qui est la pulsion de gravité, celle qui est toujours là, virtuellement, quelque soit les jeux libidinaux à l'intérieur. Virtuellement il y a toujours ce poids de la pulsion de mort, parce que quand l'idée remonte, c'est que l'autre a perdu de la vivacité, donc elle chute. L'idée, c'est la tendance à l'unification ! Quand il dit : « Comment dit-on *shark* en français, comment ils disent ça ces couillons de Français ? », à un moment donné il va falloir unifier les deux, c'est ça la tendance à l'unification. Le but, lui, c'est de chercher le mot français, mais ce but va être oublié au profit de la recherche réelle. Il faut bien avoir formulé un but. Freud en parle beaucoup dans les représentations « but » et les représentations « de but ». Les représentations « de but » sont celles qui sont près de la surface, ça représente le but ; les représentations « but », ce sont celles qui sont à chercher. Il en parle beaucoup dans *Métapsychologie*, tous ces fameux textes-là de 1914.

L. F.-C. : On comprend bien pourquoi il dit que l'introspection ne sert à rien...

M. B. : Oui, c'est ça ! l'introspection ne sert à rien... je vais m'introspecter... mais quels sont les buts ? je vais chercher quoi ? quelque chose au fond ? quoi ? On ne peut pas parce qu'on a une représentation près de la surface qui ne permettrait d'attirer spécifiquement rien de particulier, et ne pourrait simplement attirer que des choses qui sont à la surface, ou très proches. Si on essayait de faire des systèmes topiques, c'est vrai qu'on verrait bien un peu la conscience près de la surface, peut-être, mais on passerait à côté de l'essence même de la métaphore de Peirce ! Et effectivement, il me semble qu'on est là dans une image très forte de la question de la sémiologie. On voit comment le processus sémiotique, - tous ceux qui se sont intéressés à Peirce à un moment donné ou qui ont essayé de penser quelque chose à propos l'ont tous dit-, le travail sémiotique, c'est-à-dire celui de la sémiologie, c'est la succession des interprétants d'un même représentement, et ce travail-là, c'est un véritable travail d'engendrement, il y a du *fæte* là-dedans.

Comme dit Peirce, au bout du compte, l'interprétant final, c'est l'habitude, ou le changement d'habitude. Peirce s'est bien gardé de donner un fond à son lac et ce serait une catastrophe qu'il y ait un fond à son lac, parce que ça signifierait qu'à un moment donné les choses viendraient se déposer, et que nous aurions effectivement la matière. La matière est quelque

chose qui est douée de degrés. A un moment donné elle perd ses capacités reproductrices à l'échelle du temps qui nous est donné. Maintenant, sans vouloir faire de la métaphysique à quatre balles, si on avait une photo par siècle du Canigou, -prenons un truc con, quoi de plus con que le Canigou-, disons une photo par millénaire, c'est mieux, prenons une photo par millénaire, eh bien, vous verriez le Raspirou ! le Raspirou ? euh, le Canigou respirant... c'est joli le Raspirou...

D. S. : C'est joli ?

M. B. : Ah, ça fait catalan, le Raspirou... (rires) voilà comment je l'appellerai maintenant, le Raspirou! On verrait le Canigou battre comme ça, avec une photo par siècle, pour que la photo soit belle, Haute Définition, maintenant on est exigeant, on verrait le Canigou bouger, se modifier, réellement, pas simplement par l'érosion, mais par les poussées, les forces, on verrait les continents bouger, tous ces trucs là, on verrait les créations de matière continue qui se feraient... Je ne dis pas que ça ce serait l'exact analogue du *mind*, parce que ce serait un peu naturaliste comme vision des choses mais ça nous montre que la matière est susceptible de degrés, c'est-à-dire qu'à partir d'un moment donné on peut décider, c'est une décision, que c'est de la matière.

Regardez tous les problèmes qu'on a avec les somatoses... quel est le rapport de la matière vivante qu'est le corps avec le *mind* ? C'est une question hyper complexe ... Je ne parle pas de l'hystérie, parce que l'hystérie c'est totalement sémiotique, totalement non, puisque Freud disait que l'hystérique choisit un endroit de son corps qui est « complaisant ». La question des somatoses peuvent être abordées de cette façon-là en disant que nous sommes dans des états intermédiaires, « *body-mind* ». Une des grandes pensées de Peirce qui a fait que je me suis dit que ce type là est épatant, c'est l'idée de continuité. Comme toi, Fransou, on s'est tous les deux branchés sur la même chose, sur cette idée de continuité. C'est-à-dire que là où il faut toujours qu'on fasse des paquets bien séparés, et après ça, allez réunir... là, on ne fait pas de paquets, on met des degrés, on reconnaît des différences spécifiques, en tout cas on n'établit pas de coupure, surtout dans le domaine des idées.

Donc, *matter-mind*, *matter-soul* ou tout ce que vous voulez, c'est quelque chose qu'il faut prendre peut-être sous cet angle là, c'est-à-dire que la matière *effete*, lorsque le *mind* est *exhausted*, assez créé, ça suffit, je ne peux plus faire de sémioses. On renonce aux sémioses, et ça va se matérialiser. Si ça se matérialisait avec un fond, on pourrait dire voilà la réserve de matière, mais pas du tout, à certains moments et dans des zones à définir, il y aurait la possibilité d'un certain lien, une certaine respiration *soulienne*, *soulian* c'est une invention, *soulian*... *soul*, l'âme...

L. F.-C : *Soul* (bien prononcé).

M. B. : Dis-le comme il faut et comme ça tu nous emmerderas pas avec ça, allez, vas-y, dis-le, dis soul... comment tu dirais, toi ? soul... s-o-u-l-i-a-n...

L. F.-C : *Soulian*.

M. B. : Comme en espagnol, alors... On prend du *soul*, on prend de la *matter*, et pouf, on rassemble les deux, mais non, ça marche pas, ce sont deux univers. Tandis que là, on a la possibilité de penser qu'il y a un niveau où ces deux choses sont semblables : l'*effete mind*, c'est-à-dire quelque chose qui est venu se déposer, tout en restant encore sous l'emprise de...

J'ai des *effete mind* à vous proposer et je vous en parle depuis des siècles maintenant ! Les tessères qu'est-ce que c'est, sinon précisément ces parties du corps, -je ne dis pas que ce sont les seules-, qui rentrent dans ce que je viens de vous raconter. Les tessères sont cette partie matérielle qui est *soulian*, qui porte une âme d'une certaine façon. Il y a là quelque chose de passionnant dans cette métaphore. Et quelle serait la matière la plus absolue qu'on connaisse ? Eh bien, ce sont les trous noirs où la matière devient hyper dense. Un trou noir, en gros, c'est

une galaxie que vous faites tenir dans un dé à coudre ! La matière y est tellement dense qu'elle ne peut s'associer à rien, et comme le dit la théorie de la relativité elle tord autour d'elle l'espace temps et vient clôturer, fabriquer des orbites, dans lesquelles même la lumière est prise. Le trou noir évoque ces choses qu'on trouverait au fond des mers profondes, les animaux les plus terribles... je ne suis pas en train de vous faire rentrer les trous noirs là dedans, mais simplement pour vous dire qu'on peut penser une augmentation de la densité de matière, c'est-à-dire une croissance en énergie absolument considérable, au point où on peut aller vers les trous noirs. La métaphore du trou noir, c'est Frances Tustin qui en parle dans son livre '*Le trou noir de la psyché*'. Elle fait du trou noir de la psyché la pierre de touche de l'autisme, c'est énorme cette pensée-là.

J. A. : Les astronomes parlent souvent des trous noirs... Ils blaguent entre eux... dans un magazine d'astronomie j'ai lu qu'ils disent qu'un trou noir n'a pas de poil...

M. B. : Un trou noir n'a pas de poil, oui... c'est de l'érotisme... c'est un peu enfant, non ? c'est pipi-caca-lolo-boudin...

J. A. : Non non...

M. B. : Ah non, c'est pas ça ?

J. A. :.... scientifiques entre eux...

M. B. : J'ai connu des astronomes plus sérieux, même rigolards ... je me souviens du directeur de l'observatoire de Nice. Un soir, on rentrait de l'observatoire... le ciel était magnifique, et il dit : « Mais on a perdu *Perle* ! » ; c'était Alpha de Coronæ Boréalis, une très belle constellation, une couronne avec au milieu, c'est très beau, une étoile un petit peu jaune, un peu plus grosse que les autres. Alors on l'appelle Perle, encore appelée *Gemma*, c'est très joli, mais où est passée Perle, on a volé Perle, c'est pas pipi-caca-lolo-boudin...

M. P. : c'est intéressant quand même ce qu'il dit...

M. B. : Les poils...

M. P. : Oui, parce que je trouve que dans de l'hyper densité, il n'y a aucune mobilité possible... je pense aux poils au niveau du nez ou des choses comme ça qui permettent quand même un mouvement ...

M. B. : Bon, très bien, moi je voyais plutôt pipi-caca-lolo-boudin mais enfin c'est peut-être effectivement une...

M. P. : L'absence de mouvement...

L. J. : Il y a du processus quand même ...

G. P. :.... représentation...

M. B. : C'est compliqué, parce que, si je me souviens bien, cette hyper densité n'interdit pas le mouvement, elle capture la lumière. Sur la théorie de la relativité, la lumière est attirée par les corps, autrement dit, c'est comme ça qu'on a pu justifier la découverte d'Einstein. Si une masse est de plus en plus importante ça va tordre la lumière un petit peu plus, mais de toute façon, vue les distances de matière, ça fait des creux, mais pour vraiment pouvoir tordre la lumière de manière conséquente pour que ça soit vraiment visible il faut qu'il y ait une concentration de matière. Le nuage d'électrons est situé à une grande distance de l'atome, du noyau, dans le trou noir il y a un effondrement des électrons sur tous les noyaux, et ça fait quelque chose d'une hyper densité parce que l'image du système solaire est bonne pour rendre compte des distances qu'il y a entre le noyau et les électrons. Ce qui se passe dans l'hyper densité, nul ne le sait, c'est une sorte de soupe. Mais tout autour, la lumière est captive, elle fait des mouvements. Les matières arrivent, elles sont attirées irrésistiblement, et puis elle rentrent là dedans, elles participent de la soupe, elle sont « soupisées », si je puis dire...

J. A. : On appelle ça la soupe parce qu'on ne voit pas au travers...

M. B. : Je ne sais pas, mais c'est en référence à la soupe originare qui est celle du big bang.

M. P.-T. : Il n'y a pas de structure...

M. B. : Voilà, c'est ça, il n'y a pas de structure, exactement ...

G. P. :.... le trou noir est irréprésentable...

M. B. : Le trou noir est irréprésentable, ça c'est clair, oui.

G. P. : Ceux qui veulent le représenter sont des trous du cul...

M. B. : Ah, ce sont des trous du cul...

G. P. : Ceux qui veulent le représenter, oui...

M. B. : Ah, c'est peut-être ça, et bien on va conclure sur cette magnifique interprétation de pipi-caca-lolo-boudin...